

# Le siècle de la chirurgie

Autor(en): **Thorwald, Jürgen**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **67 (1958)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-555775>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## LE SIÈCLE DE LA CHIRURGIE

de Jürgen Thorwald \*

Imaginez un homme né en 1826, passionné pour la chirurgie, et qui eut la chance extraordinaire d'approcher, au cours de sa longue vie, les chirurgiens les plus célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle, de s'entretenir avec eux et de les voir à l'œuvre. Cet homme, dans son enfance, entendit souvent son père, médecin lui-même, lui conter l'aventure du docteur américain McDowell qui, en 1804, osa opérer une malade d'une tumeur abdominale, en un temps où la chirurgie semblait « devoir se limiter aux amputations et à quelques rares interventions ».

Devenu médecin à son tour, au cours d'un voyage aux Indes, en 1855, il voit un chirurgien hindou opérer dans des conditions atroces des malades de calculs de la vessie. Frappé lui-même par cette maladie, il voit plusieurs lithotomistes avant d'oser se confier, quelques mois plus tard, à Paris, à un spécialiste français d'alors. Il a vu opérer des chirurgiens célèbres, avant la découverte de l'asepsie et celle de l'anesthésie, en redingotes ou en blouses souillées de sang, avec des instruments à peine essuyés, épongeant le sang avec des linges ou des éponges malpropres, arrachant à leurs patients des hurlements affreux.

\* Le siècle de la chirurgie, par Jürgen Thorwald, Presses de la Cité, Paris.



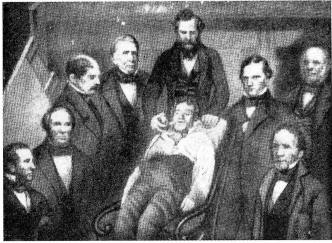
La première opération de l'abdomen réussie en 1809. A droite, le Dr McDowell.

Etudiant, en 1845, il assiste à Boston à une des premières expériences d'anesthésie au protoxyde d'azote, et l'an d'après à la victoire publique de ce procédé. En décembre de la même année il est à Londres le jour où le chirurgien Lister réalise la première amputation sans douleur grâce à l'anesthésie. Il va suivre, « à la piste » a-t-on envie d'écrire, les progrès de cette nouvelle invention, la découverte des propriétés de l'éther, puis de celles du chloroforme par Simpson. Il suivra de même les premières opérations de césarienne.

Il a appris entre temps le nom et l'existence d'un jeune médecin viennois, Semmelweis, qui prétend, au milieu des haussements d'épaule des professeurs d'alors, avoir découvert les raisons de la fièvre puerpérale qui ravage les maternités et qui vient, en fait, d'inventer l'asepsie. Et lorsqu'il apprend, en 1866, que le chirurgien écossais Lister aurait trouvé un moyen de combattre efficacement la fièvre purulente et la gangrène auxquelles échappaient peu d'opérés, en utilisant de nouvelles connaissances sur les causes d'infection, notre homme s'embarque pour Glasgow. Il veut voir de ses propres yeux le miracle annoncé. Il avait pu visiter auparavant, à Scutari, les hôpitaux où mouraient les blessés de la guerre de Crimée, il venait de vivre comme chirurgien la guerre de Sécession et y avait fait de douloureuses expériences sur la « fièvre d'hôpital ».

En 1880 il se rend en Allemagne chez Robert Koch, l'homme qui a découvert le bacille du charbon, en 1890 à Baltimore chez le professeur Halsted, celui qui vient d'inventer les gants de caoutchouc stérilisables et de « gagner la bataille des mains propres », en 1898 à Genève pour avoir de Reverdin des précisions sur la blessure au cœur dont vient de mourir l'impératrice Elisabeth, en 1900 à Londres vers Lister pendant les jours où l'on hésite à opérer Edouard VII de l'appendicite... Et ce n'est qu'un résumé hâtif de la vie et des incessants voyages de cet homme qui aura pu suivre, étape après étape, l'évolution prodigieuse de la chirurgie au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, et assister aux naissances successives des deux découvertes qui allaient décider de ce progrès et le permettre, l'anesthésie et l'asepsie.

Cet homme, c'est un certain Henry Stevens Hartmann, dont le grand-père, allemand, avait émigré en Amérique du Nord vers 1750 et dont le père, après de vagues études, devint médecin



La première opération sous narcose à l'éther le 16 octobre 1846 à Boston. Derrière le patient, Morton.

ambulant et finit par acquérir une bonne aisance. Après avoir étudié à Harvard la médecine, et pratiqué quelques ans la chirurgie, Henry Stevens Hartmann ferma boutique en 1857 et fit de sa vie, comme l'écrivit son petit-fils, héritier de ses notes et éditeur de ses mémoires: « Un pèlerinage sur les traces du progrès de la chirurgie. Indépendant et riche, n'étant gêné que par la déficience des moyens de transport, il parcourut le monde pendant des années, depuis l'Amérique jusqu'aux Indes. Tous ceux qui ont un nom dans l'histoire du grand siècle de la chirurgie reçurent sa visite; son journal est un tableau coloré de cette époque de la chirurgie avec ses héros, ses martyrs, ses victoires et ses défaites. Agé de 92 ans, il mourut à Lausanne d'une crise cardiaque. Il avait durant sa vie subi cinq graves opérations et noté fidèlement ses impressions. Historien pénétrant, il avait pratiquement vécu tous les moments du grand siècle qui sert de base au nôtre et les avait rapportés dans ses notes. Il ne lui était jamais venu à l'esprit de publier le fruit de ses travaux. »

Que penser de ce livre et de ces récits passionnants? Sont-ils imaginaires ou réels? La récente aventure de ce pseudo-lama prétendant conter — avec un art consommé — son initiation et sa vie dans les lamasseries de Lhassa, et qui s'est révélé n'être qu'un habile faussaire ignorant tout de ce Thibet qu'il ne vit de sa vie, peut nous rendre sceptique. Un ami qui fut consulter des archives à Lausanne — où mourut Henry Stevens Hartmann où ses papiers personnels demeurèrent longtemps avant de pouvoir être délivrés à ses héritiers — nous assure de la réalité de ces mémoires longtemps ignorés et de celle de l'homme qui les rédigea.

Avouerai-je que je ne demande qu'à le croire? Même factices, même « arrangés » comme il le semble par le signataire du livre — car l'auteur vrai ou supposé témoigne d'un talent de narrateur, de « reporter » avant la lettre, qui porte plus la marque du style de l'époque contem-

poraine que de celui de jadis — ces « souvenirs » d'un chirurgien amateur ont une valeur indiscutable de témoignage. Et à voir évoqués, de façon si alerte, si vivante, tant de noms de grands médecins et tant de combats menés pour apaiser la souffrance des corps, il naît une image de confiance et d'espoir en l'humanité qui ne manque point de grandeur. (T.)

#### A la mémoire d'Henry Dunant

Trente-quatre projets sont parvenus au jury chargé par l'Etat de Genève d'examiner les projets du monument Henry Dunant destiné à être érigé sur la promenade de la Treille. Aucun des projets n'a été retenu pour un premier prix, douze d'entre eux considérés comme les meilleurs ont reçu une récompense. Le jury a proposé l'ouverture d'un second concours restreint auxquels seraient appelés à participer les auteurs des quatre projets considérés comme susceptibles d'être pris en considération pour le choix définitif. Ces projets sont dus respectivement à MM. Jacob Probst, Henri Pesset et Heinz Schwarz, à Genève, et à M. Franz Putschert, à Zurich. L'exposition de l'ensemble des projets n'aura lieu qu'après le jugement du nouveau concours.

#### UNE OPERATION EN 1843

Empruntant aux souvenirs d'Henry Stevens Hartmann ce récit de sa vie d'étudiant, une opération pratiquée par le professeur de chirurgie de l'Université d'Harvard et son assistant au « Massachusetts General Hospital » de Boston, dans la salle d'opération « tendue de rouge, avec son fauteuil d'opération à dossier orientable et les gradins pour les étudiants et les auditeurs ». En arrivant, le professeur « enlève majestueusement son élégante redingote et s'en fait apporter une vieille, maculée par le sang de nombreuses opérations ». Quatre interventions seront pratiquées ce matin: « une réduction d'une luxation ancienne de la hanche chez un homme de 43 ans, l'ablation d'un sein chez une femme de 50 ans, l'amputation de la jambe d'un marin de 55 ans et celle de la langue d'un garçon d'âge indéterminé ». Voici comment se déroule l'amputation de la jambe chez un patient particulièrement courageux.

...Le troisième cas est amené dans l'hémicycle. Warren et Hayward s'essuient sommairement les mains à un torchon. Un « penseur » apporte de l'eau propre, rince les éponges, torche les instruments avec un chiffon sale et pose sur la table un garrot et une scie à os. Le marin, qui doit être amputé en haut de la cuisse parce que la gangrène s'est mise dans une fracture du tibia, est un solide gaillard à la barbe et aux cheveux blancs. Avant de s'asseoir pour l'opération, il réclame une chique de tabac, puis demande que les aides s'écartent car il n'a besoin de personne pour le tenir. Warren le regarde d'un œil sarcastique. Il est habitué à ce genre de rododromades, généralement suivies de lamentables effondrements. Hayward place le garrot au-dessus du champ opératoire pour arrêter la circulation durant l'opération. Warren remonte une fois de plus ses manchettes puis à peine le tabac disparu entre les lèvres du patient,

fait une entaille circulaire autour de la cuisse et, avec une force qu'on n'aurait pas soupçonnée dans son corps émacié, sectionne peau, muscles et vaisseaux. Le marin crache sa chique, gémit et saisit à deux mains la tête de son fauteuil. Hayward remonte la peau et les muscles au-dessus de l'incision. En quelques coups de scie, Warren coupe l'os. Un aide prend la jambe et l'emporte tandis que Hayward extrait du moignon les vaisseaux sectionnés que Warren ligature. J'attends vainement un cri du marin. Il se cramponne bien à la chaise, mais n'émet rien d'autre qu'un premier gémissement. Ce n'est que lorsque Hayward tire également des nerfs, ce qui, d'après mon père, cause toujours des douleurs insupportables, qu'il gémit une seconde fois et, d'une voix entrecoupée, réclame une autre chique. Je pense malgré moi à mon père et à tout ce qu'il m'a raconté sur son travail. Récemment encore on ignorait l'hémostase par ligature, de même que la circulation du sang. Par crainte d'hémorragie, les barbiers et les chirurgiens militaires ne se risquèrent longtemps à amputer que des membres déjà gangrenés où aucune circulation ne se manifestait plus; puis ils en vinrent à tremper le moignon dans de l'huile bouillante ou à le cautériser au fer rouge. Dans les histoires de mon père revenait toujours le Français Ambroise Paré, chirurgien militaire et médecin personnel du roi, qui au XVI<sup>e</sup> siècle condamna pour la première fois la cruauté de ces cautérisations et préconisa les ligatures sans toutefois parvenir à les adopter définitivement. Durant mes réflexions, Warren applique sur le moignon un paquet de charpie et l'y fixe par une bande de toile. Lorsque l'on emporte le patient, il y a un remous sur les gradins. Les auditeurs acclament le marin pour sa tenue jusqu'à ce que d'un coup d'œil Warren ramène le silence. (Le siècle de la chirurgie, par Jürgen Thorwald, Presses de la Cité.)

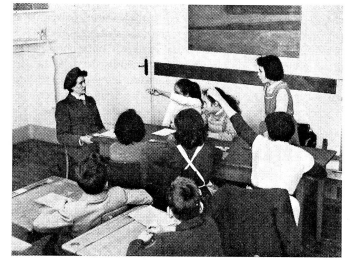
Pour les « juniors »

## LE COURS ÉLÉMENTAIRE D'HYGIÈNE ET DE PREMIERS SOINS DE LA CROIX-ROUGE SUISSE DE LA JEUNESSE

M<sup>lle</sup> Meissner, infirmière, monitrice des cours d'hygiène et de premiers soins donnés dans les écoles genevoises cet hiver, a présenté à l'assemblée des présidents des sections romandes un intéressant exposé dont nous extrayons les principaux points.

Pour ce cours destiné aux enfants des degrés supérieurs des écoles primaires, suivant le manuel édité par la Croix-Rouge suisse de la Jeunesse, la monitrice s'est proposée les buts suivants:

- Donner une éducation d'hygiène et de premiers soins qui soit active, vivante, et que les enfants puissent compléter eux-mêmes.
- Intéresser au cours et y faire participer les instituteurs et les parents des élèves.
- Etablir à l'occasion des cours une collaboration avec d'autres services médico-sociaux ou autres.



En classe: la théorie.

Le cours, on le sait, comprend sept leçons qui permettent de donner à l'enfant une vue rapide du corps humain, des nécessités de l'hygiène et qui lui apprennent à connaître les soins élémentaires que chacun peut être appelé à donner.

La méthode d'enseignement était la suivante:  
1° Donner aux jeunes des notions d'anatomie et de physiologie simples mais qui leur permettent de comprendre le pourquoi et le comment de telle réaction ou de tel phénomène et qui puissent les inciter à la réflexion. Exemple: si le froid resserre les vaisseaux sanguins, le chaud les dilate.

2° Inculquer aux enfants des règles qui créeront chez eux des automatismes. Exemple: toujours soupçonner une fracture de la colonne vertébrale lorsqu'il s'agit d'une forte chute sur le dos; mettre sur le côté la tête d'un blessé inconscient. Ils ne se souviendraient que de ces données qu'ils pourraient déjà sauver la vie de quelqu'un.

3° L'enseignement visuel est souvent utilisé sous forme de film fixe. Ce moyen a été employé lors de la première leçon, avec un film sur les sérums, vaccins, cuti-réactions. Enseignement visuel simple qui permet de faire comprendre des données parfois très abstraites, et qui a capté l'intérêt des enfants dès le début. Prestige du film!

4° Dessins au tableau noir que les enfants relèvent sur des brouillons et refont à la maison.

5° Le « flanellographe », autre enseignement visuel.

6° Exercices pratiques: transport, respiration artificielle, bandages.

7° Jeux sous forme de questions pratiques à résoudre avec matériel de premiers soins à disposition. Ces moyens donnent à l'enfant l'occasion de s'exprimer, de prendre conscience de sa responsabilité et de vaincre la timidité.

8° Distribution de vignettes avec conseils d'hygiène. Exemple « lavez-vous les dents après chaque repas ».